



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Camille Lemonnier**

**Lemonnier, Camille**

**Bruxelles, 1903**

Noël au Village

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-61155](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-61155)

## NOEL AU VILLAGE

C'était une de ces humbles boutiques de campagne étroites et sombres, comme on en voit sur les grandes routes, avec une vitrine à carreaux vert bouteille, des contrevents peints en bleu et une menue porte sous laquelle on passe en se faisant petit.

Posés contre la vitre, deux bocaux contenaient des boules de sucre et des caramells, non loin d'une assiette remplie de pommes rouges ; et des tranches de pain d'épice, ornées de petits ronds de plâtre peint, s'étaient en tas, à côté de couques à forme d'oiseau, desquels sortaient des drapeaux de papier bleus et jaunes.

La vieille marchande avait reculé dans les coins les paquets de chandelles, la pièce de flanelle rouge et l'assiette de fromage à demi moisi, pour laisser en pleine lumière l'étalage de la grande veille de Noël. Et cet étalage était vraiment somptueux au milieu de la pauvreté du village. Les maisons à toit de chaume qui, par ce temps de neige, avaient l'air d'être encapuchonnées de blanc comme des moines, semblaient étonnées et ravies de cette splendeur exceptionnelle ; leurs fenêtres noires s'é-

carquillaient, semblables à des yeux, dans le bleu sale des murs, et il régnait un étonnement universel doublé d'un peu de convoitise. C'est qu'il n'y avait pas que des pommes, des oranges et des bonbons à la fenêtre de la boutique. Un chien comme on n'en a jamais vu de pareil, d'un rouge feu qui annonçait le plus féroce caractère ; un chat aussi noir que la nuit, avec deux raies jaunes dans le dos qui le faisaient ressembler au drap du catafalque sous lequel on pose les cercueils à l'église ; un cheval à roulettes, le dos violet, carré, ayant un pinceau de soies de porc en guise de queue, vrai coursier d'Apocalypse ; six à huit poupées, les unes toutes nues, les bras et les jambes boudinés, les autres habillées d'une paire de pantalons en mousseline, d'un jupon de laine rouge sur lequel retombait un tablier blanc, et d'un corsage bleu frangé de galon ; puis des soldats de plomb et des soldats de bois, un paquet d'arlequins et de polichinélles, des trompettes, un harmonica éclaboussaient les yeux d'une volée de tons crus. Ce qu'il s'arrêta de monde devant les vitres est incroyable.

Le maire sortit de sa maison en gros sabots rembourrés de paille, expressément pour voir les poupées, le cheval et le reste. Le garde-champêtre arriva quelques instants après. Il ne dit rien, mais il fit ses réflexions ; il trouva que le chat était trop noir, le chien pas assez rouge et les poupées un peu décolletées.

Il en parla le soir au cabaret. Il s'extasia sur ce qu'on faisait, à présent, des pou-

pées qui avaient l'air de vivre, qui avaient de vrais yeux, qui semblaient moulées sur nature. De son temps, on était bien moins fort que ça. Et il pérorera longtemps sur ce thème avec succès.

M. le curé lui-même mit un foulard sur ses oreilles, par-dessous son vieux tricorne, et, sa soutane ramassée dans sa main droite, sa tabatière dans l'autre, soufflant dans ses joues, il s'en vint à travers les tas de neige.

Il regarda longtemps tout ce beau rêve des petits enfants, et à la fin un bon gros rire secoua son ventre et ses mentons.

Il rentra alors dans la boutique, fit compliment à la vieille Rose sur son étalage, et lui acheta un arlequin et une trompette pour le fils de son jardinier. La bonne vieille, pendant ce temps, passait ses mains l'une sur l'autre, heureuse, souriante, la pointe de son menton touchant presque son nez, ne trouvant rien au delà de cette satisfaction de M. le curé. Et elle l'accompagna jusqu'à la porte quand il partit, traînant sur la brique ses sabots de bois luisants d'où sortaient ses maigres tibias recouverts de bras noirs.

Tout le jour, Rose garda son sourire ravi.

À quatre heures, des cris remplirent la chaussée; c'étaient des gamins qui sortaient de l'école et qui sautaient à cloche-pied dans la neige, les oreilles cramoisies, les mains dans les poches, trouant le pavé blanc de leur frêle silhouette de petits singes crispés par le froid.

La plupart portaient leur ardoise sous

le bras, avec des morceaux de cahier barbelés et recroquevillés ; deux ou trois s'amusaient à faire danser leur calepin sur leur dos. Il y avait aussi de petites filles, coiffées de capelines, les cheveux dans les yeux, et celles-là allaient bras-dessus bras-dessous, avec de petits airs graves de femmes, les mains sous leur tablier, faisant claquer leurs sabots dans la neige. Toute la bande s'abattit devant la boutique.

Le soir était tombé sur les chiens, les chats, les chevaux et les poupées. Des blancheurs vagues tachetaient les vitres sombres ; à demi noyées dans la nuit, les formes ne se voyaient plus qu'à l'état de raccourcis fantastiques. Toute cette curiosité des enfants s'échoua devant ce noir, péniblement déçu. Mais, tout à coup, Rose qui, par économie, n'avait voulu allumer qu'à la nuit pleine, poussa la porte vitrée de la pièce, qui était sa cuisine, sa chambre à coucher et bien d'autres choses encore ; aussitôt une clarté rouge troua l'intérieur de la boutique, et petit à petit cette clarté s'élargit comme une plaque d'huile, grimpa le long du mur, traîna sur le plafond, dessinant le buste sec et les épaules anguleuses de la vieille femme.

Elle tenait à la main une lampe à bec, d'un cuivre luisant comme l'or, au bout de laquelle flambait, en tirebouchonnant, dans une grosse fumée noire, une mèche longue à champignons brasésants.

La lampe fut posée sur la table qui servait de comptoir, entre les morceaux de lard, les faïences à coqs bleus, les pains

de sucre et le pot de sirop de poire. De là, elle éclairait toute la boutique de son vacillement qui faisait trembler les objets, allongeant démesurément le nez de la marchande et, quelquefois, quand un peu de vent soufflait sous la porte mal jointe, s'aplatissant et se tordant avec des mouvements de couleuvre.

Mais les enfants ne s'occupaient que des jouets ; les mains dans les poches, reniflant, toussant, éternuant, battus de la neige qui venait du large, ils se tenaient immobiles, les sourcils tendus, avec une admiration profonde. De temps en temps, l'un disait un mot, puis le silence se refaisait, et ils continuaient à regarder, piétinant le pavé à coups de sabots. Ça et là, éclairées de reflets rouges par la lampe, leurs faces rondes ressemblaient à des citrouilles au creux desquelles on a mis brûler un lumignon.

Eux, les jouets, sentaient leur importance. Le cheval se cabrait sur la vitre : son ombre, inquiète et affolée, par moments, le faisait pareil à une girafe et par moment à un bœuf. Le chat fuyait, rampait, se cassait aux angles, était prêt à bondir. Le chien se dilatait, avait tour à tour des aplatissements de chien couchant et des hérissements de chien enragé. D'autres fois, toutes les silhouettes s'emmêlaient, et les poupées semblaient califourchonner le cheval, le chien faisait mine d'avaler la trompette, les soldats de bois avaient l'air de vouloir transpercer le chat noir ; une fureur s'emparait des honnêtes jouets et les brouillait dans des secousses furieuses.

Je vous réponds bien que le beau cheval à bascule, le polichinelle étincelant de soie et de paillon, les poupées à tête de cire qui ont de la peau de gant partout le corps, n'étaient pas plus fiers aux étalages des marchands de la ville que ce paquet d'humbles joujoux en bois au fond du noir village.

La lampe les illuminait d'une auréole et ils goûtaient une joie profonde, admirés qu'ils étaient par ces petits minois rouges, ces yeux couleur faïence, ces étonnants petits drôles qui oubliaient à les contempler le froid, la faim et la misère.

Et derrière eux les maisons, les toits, les lucarnes, et derrière ceux-ci, la nuit, la noire nuit du village, rougie par places d'une traînée de lumière écarlate filtrant sous un contrevent ou une porte, la nuit des paysans les admirait aussi, comme des constellations inusitées, comme un éblouissement qui ne revient qu'une fois tous les ans.

Pétrifiés, fillettes et garçons s'emplissaient l'âme et les yeux. Subitement, des mères, un nourrisson sur le bras, apparurent aux portes, épiant la profondeur grise du chemin, et on les entendit appeler par leurs noms les retardataires.

“Hé! Jean! Ohé! Pierre! Psitt! Noé!”

Il y eut une débandade; le cercle se rompit et, sautant tantôt sur un piéd, tantôt sur l'autre, demi-engourdis, ayant des congélations sous les narines, une dizaine de petits garçons et de petites fillettes s'éparpillèrent à l'appel bourru des ménagères.

Il n'en resta plus que cinq qui continuèrent à battre la semelle, les prunelles chargées d'une stupeur d'admiration ; puis l'un partit après l'autre, et le dernier demeuré, perdu dans la contemplation du cheval violet, tout doucement se mit à lécher la vitre de la pointe de sa langue, pour diminuer un peu la buée qui brouillait les choses. Enfin, il disparut à son tour, et, dans le noir de la nuit, la boutique flamba toute seule, avec des ombres dansantes de chiens, de chats et d'anlequins.

Des maisons sortit alors l'odeur de la pomme de terre au lard, et un large bruit de mâchoires, broyant, mastiquant, agglutinant, s'éleva des tablées de paysans dans la chaleur des feux de bois. C'était la nourriture du soir, à laquelle grands et petits arrivent affamés, les dents aiguës par l'air du dehors.

La faim apaisée, on replie la serge, on passe à l'eau la table, et, tandis que les chats rôdent entre les pieds, grignotant les reliefs tombés à terre, les mères lavent les vaisselles à tour de bras.

La journée est finie pour tout le monde et il y a dans l'air la promesse d'un lendemain passé à chômer, en buvant et en mangeant. Noël s'avance au bout du chemin, joyeusement gonflé de boudins à l'ail, dans un bruit de musique et d'allégresse. Les hommes fument, étourdis, oubliant pour un jour le rude travail, le cochon qui n'engraisse pas et la vache qui a la colique. Les mères, elles, pendant ce temps, abattent leurs manches sur leurs bras nus et s'en vont à la boutique où les

jouets font les doux yeux aux pauvres et aux riches.

C'est alors que la flamme de la lampe s'étire et colle au plafond des silhouettes diaboliques.

Chaque fois qu'il entre quelqu'un, le vent pénètre dans la place, souffle sur la lampe et refaçonne le jeu des ombres. Et Rose, qui a toujours sur sa bouche en tirelire le même sourire, remue sa tête sur ses épaules en disant non quand on lui marchandé, lève les mains en l'air, et débite son étalage, pièce à pièce.

Les ménagères aisées laissent tomber dans le creux de sa main osseuse un rond d'argent blanc, et les autres des ronds de cuivre noirs, usés, rognés, et chacun en a pour son argent.

Une à une, les poupées disparaissent, et il n'en reste bientôt plus que deux, auxquelles personne n'ose toucher parce qu'elles coûtent les yeux de la tête.

C'est ensuite le tour des soldats de bois et des soldats de plomb ; la femme du maire en achète une boîte, la femme du garde-champêtre en emporte une autre. Heureux petits soldats ! Il leur paraît à tous que, de piètres conscrits, ils sont passés sergents, et allègrement le panier dans lequel on les a mis les balance, d'un berce-ment plus doux que celui d'un carrosse. Déjà les pains d'épices, les sucres, les chocolats ne sont plus qu'à l'état de souvenir sur les assiettes désempies, où traîne encore, toutefois, un parfum de miel et de vanille.

Puis l'heure tombe sur ce qui demeure ; Rose pousse sa porte et souffle sa lampe.

Alors le cheval de bois, le chien, le chat rêvent dans la nuit. Le chat conjecture qu'il ronronne près d'un feu clair en croquant des souris. Le chien s'imagine ronger un os à la moelle, tandis qu'une grasse main d'enfant lui caresse l'échine. Le cheval, ébloui, se sent pousser des ailes, et de son sabot tâte l'espace.

Ces déshérités font des songes aussi beaux que les songes que font les jouets à la ville. La nuit de Noël est leur nuit à tous ; c'est elle qui les arrache à leur néant de carton et de bois ; inertes et sommeillants, ils ne sont, le reste de l'année, que de vagues spectres grimaçants ; mais, à minuit sonnant, ils s'éveillent, et une âme descend en eux.

Il y avait deux grosses heures que Rose avait soufflé la lumière, quand la cloche de l'église se mit à tinter dans la nuit ; et les maisons s'éveillèrent l'une après l'autre à la clarté des lampes allumées.

"Drelin ! drelin ! Alleluia !" chantait le cuivre des cloches, en sourdine, pour ne pas éveiller les enfants ; puis les horloges sonnèrent minuit, et toutes ces sonneries, carillonnant à la fois, montèrent dans l'air comme une parole de paix et une harmonie. Mais rien ne pourrait exprimer la joie des humbles petits jouets perdus au fond de ce pauvre village.

Les trompettes furent prises d'un accès fou de gaieté et glapirent une note aigre, prolongée, qui eut, mêlée au reste, la douceur d'un son de harpe. Le chat pressa sur son soufflet et miaula un Noël à sa manière.

Enfin, le cheval et le chien entonnèrent à plein gosier un Alleluia ; et cet hymne du morceau de bois se confondit à la nuit, aux astres tournant dans l'espace, au frisson des ténèbres, au rêve des petits enfants faisant des gestes vagues sur leur oreiller.

“Alleluia! uia! ia! â! â!”

La vieille Rose n'entendit rien. Raide dans ses draps de grosse toile, elle regardait descendre du ciel deux anges aux ailes déployées : son toit s'ouvrait au milieu d'un flot de clarté ; ils planaient un instant au dessus de sa boutique, et, tout d'un coup, ils remontaient, emportant dans leurs mains le chien, le chat, le cheval et tous les autres jouets qui ne s'étaient pas vendus. “Il n'est rien de trop coûteux pour les anges, se dit la bonne vieille ; sûrement, ils en auront mis le prix dans mon tiroir.”

Enfin, leurs ailes blanches s'étendirent immobiles au dessus des maisons les plus pauvres et, souriant du même sourire ravi qu'elle avait eu pour M. le curé, elle les vit, par le trou noir des cheminées, jeter les beaux jouets qui, dans la nuit, étincelèrent comme des étoiles.

(CONTES D'ENFANTS).

